

Lointains souvenirs

Regards d'enfance sur les années noires

Marie Baumgartner*

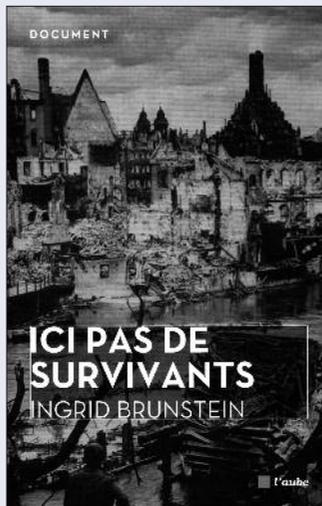
» Pas facile d'évoquer de lointains souvenirs, lorsqu'il s'agit de se remémorer une période de la vie comme celle de la Seconde Guerre mondiale, lorsqu'on est né en 1937. Et pourtant, les historiens aimeraient en savoir plus sur ce qu'ont vécu les enfants de cette époque, sans vraiment comprendre leur environnement.

Ingrid Brunstein est née en Allemagne. Elle avait trois ans lorsque la guerre a été déclarée. Depuis 50 ans, elle vit en France et elle a voulu relever le défi de raconter sa jeunesse, ou plutôt celle de la petite Lotte de nationalité allemande, devenue l'adulte française Charlotte. Une double personnalité en quelque sorte pour décrire les sentiments « *d'une petite fille trop petite pour comprendre, mais assez grande pour deviner ce dont personne ne voudra plus jamais parler* ». Pour coucher ses réflexions

dans un livre fort émouvant, Ingrid Brunstein a mêlé fiction et réalité, se rattachant à des bribes de lointains événements du quotidien pour essayer de replacer dans leur vrai contexte ce qu'ont pu signifier les gestes de jadis, à l'exemple de ce quignon de pain sec (« *lentement ramolli par la salive et la peur, devenu spongieux et légèrement sucré* ») serré dans ses mains dans les caves pendant les bombardements et qui était à la fois synonyme de douceur et d'angoisse. Lotte-Charlotte

Schmerzhaftes Erinnerungen

Ingrid Brunstein ist in Deutschland geboren; sie war beim Ausbruch des Zweiten Weltkriegs drei Jahre alt und lebt seit 50 Jahren in Frankreich. In ihrem Buch *Ici pas de survivants* (*Hier keine Überlebenden*, Worte die 1945 an ihrem im Krieg zerstörten Elternhaus standen) erzählt sie ihre Jugend, d. h. die Jugend der kleinen deutschen Lotte, die als Erwachsene die Französin Liselotte wurde. Das Kriegskind Lotte-Liselotte ist die Tochter eines deutschen Wehrmachtsoffiziers, der nach dem Krieg als gebrochener Mann aus französischer Kriegsgefangenschaft zurückkehrt.



Der „ergreifende Zeitzeugenbericht“ über eine Kindheit während der „schwarzen Jahre“, bei dem die Autorin Fiktion und Wirklichkeit vermischt, „hervorragend geschrieben“, so die Rezensentin – ob es sich um die Beschreibung der Ängste eines Kindes in Bombennächten handelt oder „Lottes“ Interpretation von Alltäglichem (die „Charlotte“ bisweilen revidieren muss, etwa den „Hitlergruß“ eines Signalmastes) –, „Charlotte“ gehöre zu denjenigen, die sich schmerzhaften und jahrzehntelang verschwiegenen Erinnerungen stelle.

Red.

* Marie Baumgartner est journaliste.

est une de ces enfants de la guerre (*Kriegskinder*) qui ont en commun « l'innocence liée à leur date de naissance » (la « grâce de la naissance tardive », a dit un jour le chancelier Helmut Kohl) et « l'ardente recherche de la vérité que leurs parents n'ont pas voulu leur révéler ». Elle explique pourquoi, pendant de longues années, elle s'est enfermée dans un silence, car comme tous les enfants de sa génération avec le même vécu elle a appris à considérer son enfance comme « normale ». On ne questionne pas la norme. Néanmoins, elle a « osé » le retour sur sa jeunesse, retrouvant par exemple les vieilles cartes vernies, accrochées dans les salles de classe, et qui perdront tout leur sens au moment de l'exode (« *Que faire de l'emplacement soigneusement mémorisé des villes, des rivières et des montagnes, quand tout le monde s'enfuit sans savoir où aller ?* »).

Chaque interprétation de Lotte doit être révisée par Charlotte : ce sémaphore par exemple qui en levant son bras métallique semblait autrefois faire le salut nazi pour laisser passer les trains. Ou encore ces chaussures à la semelle trouée qui fascinaient les gosses chez le cordonnier. Ingrid Brunstein multiplie les exemples, cherchant à expliquer a fortiori comment son père avait pu être à la fois l'officier prussien de la *Wehrmacht* et le papa de ses enfants (« *L'homme des convictions fortes, le soldat aguerrri, cache mal les sanglots de bonheur qui effleurent la dureté qu'il s'impose* »). Elle retrouve aussi le journal que ses parents ont tenu en 1937, autour de sa naissance – un texte énigmatique écrit en lettres gothiques, dans lequel son père trouve des mots très personnels, plaçant la petite Lotte sous le signe de l'amour, contrastant avec la rage paternelle face à une gamine de trois ans qui venait de demander à sa mère de lui épilucher une pomme : « *Jamais je ne tolérerai que ma fille devienne une mollassonne gâtée* », avait lancé le père sur le ton de la réprimande.

Toutes ces images furtives que Charlotte déterre de la mémoire de Lotte, « *dans des villes qui n'ont même plus la peau sur les os de leurs ruines* », s'inscrivent dans le souvenir tronqué de la légende familiale, « *précieusement entretenue depuis que les lieux de nos origines en Prusse orientale étaient tombés entre les mains des Russes* » et qui comportait tout un pan d'idées élitistes et de pensées va-

guement aristocratiques, « *même si cela n'était jamais dit expressément* ».

Paradoxes

Au fil de son enquête sur son propre passé, Charlotte retrouve les anecdotes de Lotte qui traduisent même un sentiment de bonheur indirect, lorsque par exemple elle se souvient avoir trouvé dans la forêt un pivert mort, au superbe plumage coloré : « *Le gris n'est pas la seule couleur du monde !* » Aucun historien ne viendra contester l'interprétation de la petite fille et de la plupart des enfants, qui avaient déjà vu des morts, dont « *l'obscénité irrémédiable* » leur sautait à la figure dans des rêves fracassés : « *La douceur de l'oiseau mort tranche avec la monstruosité des morts qu'ils n'avaient pas réussi à ne pas voir* ».

Tout est paradoxe dans ce document superbement écrit par un témoin qui recherche les mots de son témoignage formulé essentiellement par ouï-dire. Charlotte vérifie par la lecture d'analyses sérieuses de médecins, de psychologues, de sociologues et d'historiens, mais aussi par le récit d'autres témoins, ce que la petite Lotte avait, parfois inconsciemment, compris d'elle-même. Et cela sera tout aussi vrai à la fin de la guerre, quand le père, libéré d'un camp de prisonniers en France, ne sera plus qu'un « *vieil homme voûté, au visage grisâtre, ce squelette dans son uniforme en loques* », accueilli par sa fille de huit ans, hurlant « *de frieur et de bonheur* ».

Ingrid Brunstein ne s'arrête pas aux années de guerre, car « *les eaux souterraines remontent à la surface* » à son insu – telle cette inscription qu'elle avait déchiffrée difficilement sur les ruines de son immeuble en 1945 : « *Ici pas de survivants* ». C'est cette image indélébile qui marque aujourd'hui encore les *Kriegskinder* nés entre 1935 et 1945. Charlotte a laissé Lotte en Allemagne, mais elle lui rend visite, car certains enfants de la guerre, considérés parfois comme morts, ont survécu : « *Le bonheur venait de là, de l'absence de tout, à part la vie* ». Charlotte fait partie de ceux qui préfèrent résister que se laisser submerger par ces souvenirs difficiles. Un témoignage poignant.

Ingrid Brunstein, *Ici pas de survivants*. Editions de l'aube, La Tour d'Aigues, 2014, 187 pages.